

soie transparente, les mouchoirs brodés d'or, les cachemires, les dalmatiques, les fourrures. Et comme pour compléter l'esthétique de ces ruelles comparables à des musées, les hommes y promènent leurs fez rouges ou blancs juchés sur des costumes européens, et les femmes, conduites par les flasques eunuques, leurs feredgés mauves, roses, écarlates, jonquilles, bleus ou argent. Et des groupes d'enfants en vestes et pantalons de taffetas jouent sous la garde des négresses que signalent leurs habbarahs égyptiens tissés de quadrilles éclatants...

III

Le commerçant musulman, nonchalant et paresseux, traînant sa vie en éternels accroupissements et siestes, n'a point le tempérament nomade. Il goûte le bien-être de sa maison coite où tout est disposé pour agrandir son aise, les tentures qui édulcorent l'hiver, les jets d'eau qui atténuent la saison chaude. Il ne harcèle pas la clientèle. Il l'attend paisiblement et vante

en mots parcimonieux sa marchandise. Il faut à sa luxure des femmes nombreuses et à sa friandise des mets choisis.

C'est pourquoi il inventa le bazar qui lui permet de ne point quitter ces délices. Pour rien au monde il ne s'assujettirait aux perpétuels voyages, aux aventures des chemins, aux installations précaires, aux caquets des ventes publiques. Aussi son pays est-il complètement dénué de foires, nous entendons de ces foires où les attractions se mêlent aux baraques mercantiles.

Les foires sont d'ailleurs peu nombreuses en Orient, du moins celles que l'on pourrait rapprocher des nôtres. A Tokio, autour des temples, et dans tout l'empire, les Japonais en imaginent de bizarres, ensevelies parmi les fleurs naturelles et artificielles. Des théâtres populaires aux énormes affiches de calicot en constituent les divertissements principaux. On y sort, pour représenter des tragédies, les anciens costumes des temps féodaux. Et le soir, aux illuminations des lanternes et des torchères, les prostituées, devant leurs cases où s'épanouissent les lotus

et les chrysanthèmes de papier, y convient le désir des citadins.

Et, dans ce pays des mignardises, une autre foire, celle des cerfs-volants, passionne le peuple des enfants. Elle est annuelle et coïncide avec la fête des garçons. En foule on y va acquérir les poissons fantastiques et les grands oiseaux de papier rouge ou jaune. Et c'est l'habitude ensuite de les suspendre au sommet d'un mat devant chaque maison dotée d'une lignée mâle. Si bien que, du même coup, la ville se trouve pavoisée et célèbre les forces prospères de la race nippone (1).

Mais, en somme, ces foires exclusivement affectées au plaisir se restreignent à une médiocre beauté. Elles ne drainent pas vers un centre les habitants d'une région. Elles sont sans but pratique. Et si nous envisageons le

(1) Pékin, au mois d'avril, ouvre sa pittoresque foire aux jouets où les familles chinoises conduisent leurs enfants. Les marchands y vendent des animaux fantastiques, des soldats européens en terre cuite, des poissons volants, etc. Nous ne croyons pas devoir mentionner ici nos propres foires aux jouets. Ce sont plutôt des expositions. Le Grand Palais les abrite. Elles ne participent en rien à l'esthétique urbaine.

but pratique uni à la manifestation d'une prodigieuse beauté, la foire de Nijni-Novgorod s'offre spontanément à notre mémoire.

Nijni-Novgorod, en tant que ville, jouit déjà d'une situation heureuse. Plantée au centre de la Russie, dominant, du haut de ses collines, le confluent spacieux de la Volga et de l'Oka, elle resplendit de ses verdure, de ses maisons aux toits polychromes, de ses clochers d'azur et d'or. Elle contemple d'un côté l'eau bistrée où s'attroupent les embarcations et les vapeurs, de l'autre l'immense étendue des forêts et des prairies. Entre elle et la ville foraine, un pont monumental dresse ses groupes allégoriques de marbre blanc. Car la ville foraine se détache complètement de l'autre. Massée au confluent même des deux fleuves, elle demeure inhabitée durant dix mois de l'année. Mais lorsque les moujiks aux chemises rouges, les marchands aux caftans bleus et aux casquettes plates, les Tartares coiffés de la calotte d'indienne et vêtus de robes brunes, les Persans aux bonnets d'astrakan et aux tuniques de soie ceinturées de cachemire, les Géorgiens, les Arméniens et les Circassiens

descendent des chemins de fer, des charrettes et des bateaux, elle ressuscite soudain. Par milliers s'élèvent les hauts mâts aux banderoles de couleurs et de dessins fantaisistes. Les rues, les places, les carrefours s'emplissent d'une rumeur de foule et d'un tintamarre de véhicules. Les Cosaques, munis de leurs lances, maintiennent l'ordre, entre les maisons de bois toutes semblables, composées d'une boutique et d'un étage en surplomb que soutiennent des colonnettes.

Un mois suffit à peine au déchargement et au classement des marchandises, venues par les voies ferrées et liquides et qui se répartissent, selon leur nature, en quartiers. Bientôt dans un ordre parfait s'alignent les rues aux bimbéloteries grossières, aux merceries, aux images saintes, les rues des cordonniers, des chapeliers, des drapiers, des bonnetiers, des layetiers. Sur une voie très hantée, les Sibériens proposent leurs fourrures, martres, castors, zibelines, renards bleus. Ailleurs les fabricants de malles superposent des coffres de toutes dimensions, peints, vernis, argentés, dorés, garnis de paillons, encerclés de lanières, agrémentés de ferrures

d'art ou d'ornements de cuivre. Plus loin les boutiques des orfèvres, des bijoutiers et des joailliers enferment les pures icônes, les bibelots d'argent ciselé de Toula, les gemmes ouraliens, les turquoises persanes. L'article de Paris emplit de sa joliesse menue une rue particulière. Les fers et les poissons gisent en l'île Peski. Sur les bords de la Volga les vins du Caucase, les cuirs odorants, les laines d'Orenbourg, les cotons du Turkestan attendent des acheteurs probables. Et à peine dépaycé, dans cette Babel des marchandises, le quartier chinois entrepone ses ballots de thé, tranchant sur l'ambiance par ses magasins à toits recourbés, ses treillages dont les acrostères supportent d'étranges magots.

En ces déballages fabuleux de produits de toutes sortes et de toutes origines, ne consiste pas seulement l'esthétique de cette foire. Mais que l'on imagine le mouvement extraordinaire, le tumulte cacophonique, la couleur inouïe de cette population de deux cent mille âmes resserrée en des limites étroites, l'effet surnaturel des électricités surgissant, le soir, des boutiques, des théâ-

tres, des concerts, des tréteaux de saltimbanques, des églises dorées et des mosquées bariolées, des restaurants et des cafés regorgeant de mangeurs et de buveurs, des lupanars où vivent en liesse des légions de courtisanes, et l'on comprendra qu'il s'en dégage une surprenante magnificence.

D'ailleurs cette magnificence est aussi inconsciente que momentanée. Elle n'a pas été voulue, calculée par des hommes soucieux d'art. Elle découle de l'énormité des foules et des choses. Et c'est pourquoi la moindre de nos foires françaises soutient avantageusement le parallèle avec la foire démesurée de Nijni-Novgorod. On y fait également un actif commerce, mais nos boutiques ne singent point l'ordonnance morose des maisons de cités ouvrières. Elles sont d'ailleurs le plus souvent cachées, reléguées sur les bas côtés des places ou des avenues (1).

(1) Nous ne pouvons guère considérer avec fierté la foire à la ferraille dont les rues de Paris et de plusieurs autres villes — Bordeaux notamment — s'encombrent durant de longues semaines. Tant de repoussantes saletés, tant de détritrus, de meubles bancals déshonorent les quartiers qui leur donnent asile et leur apportent leurs germes épidémiques. Alors que des industries multiples utilisent ces déchets, on est en droit de s'étonner que les municipalités

Nos foires offrent généralement une apparence agréable, tantôt arrondies en cercle et tantôt allongées en allées interminables. Les baraques principales, les plus riches, les plus ornementées, et les manèges en occupent le centre où, d'ordinaire, se réunissent des promeneurs nombreux. Assurément, ces baraques ne dénotent pas d'une conception supérieure de la construction démontable. Elles portent sur leurs façades des tableaux auxquels on préférerait le moindre badigeon. Elles exhibent des déguisements que

en autorisent l'exhibition. La corporation des chiffonniers qui détient ce musée des horreurs ne s'enrichit guère à l'exposer sur la voie publique. Elle préférerait assurément qu'on lui affectât, en remplacement du Temple rasé, un nouveau grenier où elle put, d'une façon permanente, installer boutique de résidus. Nous ne voyons point d'inconvénient à cela. Permettre, aux deux côtés de boulevards parisiens, déjà surabondants d'embarras, un tel débarrage de guenilles est d'une bienveillance qui passe l'imagination.

Et cependant nous ne nous élevons pas *à priori* contre toute foire sans art pourvu que nous lui reconnaissons une réelle utilité. La foire aux jambons entre dans cette catégorie. Encore, à la rigueur, y découvrirait-on quelque préoccupation esthétique, des agencements gracieux, pyramides, festons, guirlandes, jambons offerts en des papiers blancs comme des bouquets de viande, saucissons balançant au vent leurs alignements argentés. Les charcutiers surpassent, il faut en convenir, les chiffonniers en matière de décoration.

bien des climats et maintes intempéries s'ingénierent à défraîchir. Elles abritent des musiciens pour lesquels le borborygme paraît être l'objet d'une particulière émulation. Néanmoins, accolées les unes aux autres et si diverses entre elles, vues d'ensemble, elles confèrent à nos foires une beauté autrement pittoresque que ses théâtres isolés n'en confèrent à celle de Nijni-Novgorod. Et les manèges dont l'opulence, à défaut du goût, s'accroît jusqu'à toucher à la folie, tournoient dans une furie d'or, de miroirs et de bariolages.

On sait suffisamment de quoi se composent les foires pour que nous n'insistions pas sur le détail. De tout temps, et même à ces époques lointaines où les foires Saint-Laurent et Saint-Germain conviaient à les admirer muguets, coquettes et les foules interlopes des laquais, des spadassins, des tire-laines, elles connurent les mêmes parades, les mêmes phénomènes, les mêmes diseurs de billevesées. Mais ce que les foires ne connurent point dans le passé et dans un passé très rapproché, c'est la beauté nocturne. Car les lumignons, les lanternes, les becs de gaz,

les jets d'acétylène ne purent réaliser les merveilles que nous contemplons actuellement.

A cette heure, ce dont on va s'emplir les yeux, ce n'est point du geste du prestidigitateur ou de la cabriole du clown, c'est du spectacle des illuminations électriques. Que les baraques souffrent de leur laideur, cela ne compte plus. On se souvient seulement des phares et des disques mobiles qui annoncent de loin la foire et lui constituent une porte monumentale de feu. On chemine sous une voûte ignée que les bandes souples étendent jusqu'aux limites de l'horizon. Aux deux côtés de l'avenue, se dressent deux murailles de lumière que les ampoules diaprent d'étoiles, de fleurs et de rosaces multicolores. Et les manèges, où claironnent les orgues, jaillissent de terre comme des geysers de flamme.

Est-il, dès maintenant, nécessaire de chercher à démontrer que les foires contiennent une esthétique certaine? On s'en convaincra aisément en les fréquentant. Car c'est à cette conclusion que nous tendons naturellement. La fréquentation des foires doit être de plus en plus étendue. Les

enfants comme les adultes y trouveront matière à de saines réjouissances.

Les foires ont bénéficié des progrès de la science et suivi, dans son évolution, le magasin. Un jour viendra où elles adopteront le système des constructions métalliques démontables. Des ornements en fer forgé où fleuriront les ampoules électriques succéderont aux piteux tableaux de toile peinturlurés grossièrement. Des roulottes automobiles transporteront sans fatigue les pièces des bâtiments nomades. Des artistes, munis de capitaux, et non plus des bohémiens, dirigeront les théâtres — théâtres essentiellement populaires — et porteront jusqu'aux plus lointaines campagnes une notion de beauté. Tous les baraquements où s'exhibent, à demi nues, des filles publiques ou des danseuses du ventre, seront remplacés par des boutiques commerciales appartenant aux municipalités qui les feront élever sur des plans fournis par des artistes.

Les théâtres joueront des pièces expérimentées sur les principales scènes populaires et, pour initier les foules privées d'expositions et musées

au culte de la plastique, développeront le tableau vivant. Certains forains déjà, de leurs propres moyens modestes, par un choix clairvoyant de belles filles et de robustes garçons, arrivèrent, à ce point de vue, à des réalisations remarquables. Les parades subsisteront. On pourra y ajouter des cortèges comme il en circule dans les expositions. Les musées anatomiques s'ouvriront à tous les âges. On multipliera les spectacles scientifiques. La musique tonitruante s'adoucira et peut-être se créera-t-il des associations de musiciens ambulants capables de donner aux mélomanes déshérités des satisfactions approximatives. Aucune raison valable ne milite en faveur de la disparition des montagnes russes, balançoires, manèges, tirs. Ces jeux divers seront, voilà tout, confinés en un quartier spécial.

La partie nocturne de la foire devra surtout préoccuper la commission municipale affectée à l'organisation des spectacles de la rue. Cette commission établira un motif général d'illumination, diversifié d'année en année, dont elle endossera les frais et auquel les forains seront tenus d'harmoniser leur propre luminaire. Cela,

d'ailleurs, ne nécessitera pas, pour ces derniers, de dépenses particulières, les fils et les bandes électriques se soumettant facilement à toutes les formes décoratives.

Mais, dès lors, la foire nocturne, devenue un immense hall de feu, attirera des multitudes admiratives et profitera pécuniairement de leur entraînement au plaisir. En même temps qu'un lieu de communion artistique, elle constituera un lieu d'agitation commerciale. Elle acquerra ainsi une véritable importance sociale.

LES CIMETIÈRES

I

Les cimetières feront longtemps encore partie intégrante des villes malgré les prescriptions de l'hygiène. Des législateurs clairvoyants s'efforcent de les en éloigner et de les situer sur des hauteurs avoisinantes. Mais, sans cesse, les villes en travail d'agrandissement, s'en rapprochent et les englobent dans leur agglomération. Vainement essaierait-on d'arrêter cet acheminement de la cité vivante vers la cité morte. Du moins lui fixa-t-on des limites. Les bâtiments de l'une se contentent maintenant